



L'anus du monde (I)

Paul Lucas

*Je suis impatient,
sauf si je suis payé
grassement
pour ne pas l'être.*

*Je suis une pute,
un salarié
obéissant.*

1

Le tapis sonnette sert à alerter le veilleur lorsqu'un patient aux jambes flageolantes, en général un vieux dément, sort de son lit pour aller promener, pisser ou chier dans le couloir. Dans le cas de Monsieur A (qui vient de se lever pour la quinzième fois d'affilée), le tapis sonnette nous permet d'arriver à temps, c'est-à-dire avant qu'il se casse la gueule, pour le recoucher ou l'accompagner aux toilettes. Sa dernière chute remonte au mois dernier et s'est soldée par une fracture du poignet. Malgré les somnifères, il a réussi à passer par-dessus les barrières (car ici la plupart des lits sont munis de barrières, tels les lits-cages pour enfants) et a juste eu le temps de mettre les mains pour protéger son visage. On l'a retrouvé au petit matin, baignant dans la merde, la pisse et le sang. Depuis, on a enlevé les barrières et mis un tapis sonnette.

– Hé, connard ! T'en as pas marre de faire n'importe quoi ?

Il me regarde sans comprendre : il est trop ensuqué pour répondre quoi que ce soit. Je le recouche sans ménagement :

– T'as déjà pissé il y a cinq minutes !

Il a un geste de défense et repousse la couverture quand j'essaie de le couvrir. Je lui attrape les bras et approche mon visage du sien :

– Si tu bouges encore un orteil, je t'enfonce la tête dans le mur.

Il me regarde sans un mot et se laisse couvrir. Il est trois heures du matin.

Monsieur A est marié, a deux filles et six petits-enfants. Il ne végète pas encore, mais c'est l'affaire de quelques mois. C'est le seul patient du service qui bénéficie d'un tapis sonnette, d'une part parce que c'est cher, et ensuite parce qu'il est assez vif, comme on l'a vu, pour enjamber les barrières. Son voisin de chambre s'appelle Monsieur B, est sourd-muet et paraplégique et n'a pas de famille. Il connaît l'institution depuis quarante ans et sait à quoi s'en tenir : il ne sonne jamais, et se laisse gentiment changer le matin. Il connaît la routine et ne demande rien d'autre qu'un brin de toilette et trois repas par jour. Il grogne pour faire comprendre son mécontentement, quand la bouffe est franchement dégueulasse ou les soins trop vite expédiés, et sourit quand on prend le temps de lui dire bonjour et de le changer correctement, sans le brusquer.

Je suis veilleur de nuit dans un hospice, une maison de retraite, un mouiroir, appelez ça comme vous voulez, et mon travail consiste pour l'essentiel à changer des couches et laver des culs. Ce n'est pas très ragoûtant, mais c'est comme ça que je gagne ma vie. Quand on me demande pourquoi je ne change pas de service, pourquoi je ne travaille pas en cardiologie ou en réanimation ou en pédiatrie, ou dans n'importe quel autre service où on se salit moins les mains, je réponds que ce n'est pas un goût prononcé pour la merde qui m'attire dans ce genre d'endroits, mais une peur des responsabilités, dans le sens où une erreur porte moins à conséquence si c'est un vieux qui en est victime plutôt qu'un jeune.

Je distribue aussi les médicaments, fais des piqûres et sors les poubelles.

2

C'est pendant mes études que j'ai commencé à soigner des vieux, en stage tout d'abord, et ensuite pendant les vacances. Je passais la moitié de l'année en cours, et l'autre moitié à laver des couloirs, des culs, des visages, des figures, et pire que tout, à me lever tôt...

Ce serait exagéré de dire que j'ai rencontré Madame Troussard... disons plutôt que je l'ai vue, et qu'avant de voir son visage, j'ai d'abord vu ce qui restait de son dos : une plaie immonde, bien rougeâtre, où apparaissait ça et là des bouts de vertèbres, une clavicule, des côtes bien dessinées, les os du bassin... un vrai film d'horreur.

C'était l'hiver, et l'infirmière qui refaisait le pansement avait ouvert la fenêtre en grand.

On portait tous un masque, et malgré ça, je ne restais pas longtemps dans la chambre tellement ça puait. J'eus tout de même le temps de voir en quoi consistait le protocole : un demi-litre d'eau oxygénée que l'infirmière versa directement sur la plaie... La mamie se cabra, comme sous l'effet d'un coup de fouet. Hormis un râle, bref et étouffé, aucun son ne sortit de sa bouche ; la plaie bouillonna, et pendant trente secondes on n'entendit rien d'autre que ces milliers de bulles blanches qui grésillaient dans son dos.

Ça, c'était en stage, au tout début de mes études...

Trois ans plus tard, juste avant mon diplôme d'infirmier, j'ai retravaillé dans ce service comme aide-soignant. Pour ma première nuit, j'arrivai en avance, et l'infirmière me présenta la soixantaine de patients dont je devais m'occuper. Madame Troussard était toujours là, dans la même chambre.

– Elle est pas encore morte ?

– Ça devrait pas tarder, dit l'infirmière en ouvrant la porte, mais pour l'instant elle tient le choc... Bonsoir madame Troussard, c'est Michelle, je passe voir si tout va bien, et je viens vous présenter le nouveau veilleur, il s'appelle Simon.

– Bonsoir madame.

La chambre était seulement éclairée par une veilleuse, et un grognement indistinct nous parvint du lit. L'odeur était toujours là, à peine moins forte, et semblait imprégnée dans les murs. Je fus content de vite ressortir.

– Je dois la changer à quelle heure ?

– Il faut être deux pour la changer. Comme t'as pas l'habitude, je passerais la faire demain matin avec une autre collègue. On la connaît bien et on s'en occupera... Mais passe quand même la voir avant qu'on arrive, à la fin de ta tournée... Elle s'inquiète vite le matin si elle voit personne...

J'étais soulagé.

3

La nuit, il y a trois tournées, et elles sont longues, surtout la dernière, la plus dure. Il faut à chaque fois vérifier que tout le monde respire, que le lit n'est pas mouillé, que la protection n'est pas saturée de pisse ou de merde, etc. En cas de décès

il faut appeler l'infirmière de piquet ; pour le reste on gère tout seul : nettoyer le bazar, changer les draps et la protection.

Il y a évidemment des imprévus : cette nuit-là, par exemple, je retrouvais un papy en train de jouer avec sa merde. Il en avait mis plein le lit, sur les barrières, et même sur son visage ; ça le faisait rire – un moribond qui fait le malin. Il rigola pas longtemps. Je ne savais rien de lui, et je l'aurais volontiers massacré.

Ça, c'était en début de tournée, à quatre heures du matin... Il y eut ensuite une bonne centaine de portes ouvertes et refermées, dix pots à vider, trente culs à nettoyer, cinquante protections à changer, et autant de vieux à tourner et retourner dans tous les sens, la plupart complètement gagas, baveux et pleins de merde... avant d'arriver devant la porte à Madame Troussard.

C'est là que j'ai merdé.

En bon professionnel, j'aurais du ouvrir la porte, dire : « Bonjour madame Troussard, vous avez passé une bonne nuit ? », mais j'ai pas ouvert la porte ; je n'avais pas envie de lui dire bonjour, ni de sentir ce mélange écœurant de désodorisant et de viande pourrie qui flottait dans sa chambre... et puis la fatigue, la paresse, le poids des sacs poubelles que je traînais derrière moi : autant d'excuses qui m'incitèrent à ne pas la voir, à passer ma route.

L'infirmière arriva à 6h30, accompagnée d'une aide-soignante ; elles avaient l'air aussi crevées que moi.

Elle me demande :

- Ça va ?
- Ça va...
- Pas trop dur ?
- J'ai mal au dos...
- T'es passé voir madame Troussard ?
- Ouais... Elle dormait.
- On va la changer.
- Bon courage.

Elle partit avec l'aide-soignante... et revint au bout de deux minutes ; je fumai une clope devant la télé.

- Elle est morte.
- Quoi ?
- Elle est morte ! T'as pas vu qu'elle était morte ?

J'avais pas vu qu'elle était morte (et bien froide avec ça), mais je voyais bien que l'infirmière se demandait :

1) si je l'avais pas vu parce que j'étais pas rentré dans la chambre,

2) si je l'avais pas vu parce que j'étais trop con pour ne pas distinguer une personne endormie d'une personne morte,

3) plus grave, si je l'avais vu et fais mine de pas le voir, qu'elle était raide, afin de ne pas me farcir la toilette mortuaire, qui dans ce cas précis serait particulièrement pénible...

C'est d'ailleurs le plus gros inconvénient avec les cadavres : se farcir la toilette mortuaire *en plus* du boulot habituel. Dans le meilleur des cas, il faut compter dix à quinze minutes ; avec la mère Troussard c'était parti pour durer plus longtemps, le temps d'éponger ses plaies et de rendre tout ça imperméable, au moins jusqu'au trou, de la laver, de la coiffer, de l'habiller, peut-être même de la maquiller...

L'infirmière ne me quittait pas des yeux. J'ai tenté de faire croire qu'elle respirait une demi-heure plus tôt, mais j'ai bien senti que ça passait pas. J'essayai de me rattraper :

– Je viens vous aider pour la toilette.

– C'est bon ! On y est assez de deux !

Elle repartit, et j'étais bien content. Merdeux, mais content.

Je ne sais pas si madame Troussard aurait voulu qu'on la maquille, mais je suis sûr qu'elle aurait voulu un crucifix coincé entre ses doigts, à la mode chrétienne, pour l'accompagner dans le cercueil. Elle était très croyante, et c'est une des rares choses que je savais d'elle. Les seules visites qu'elle recevait étaient celles des Témoins de Jéhovah : ils passaient la voir chaque semaine. Je les avais vus trois ans plus tôt : deux gars de mon âge, rougeauds et cravatés, qui demandaient de ses nouvelles avant d'aller frapper à sa porte. Des gens unanimement détestés dans le service, des gens que je détestais aussi, mais que je vois maintenant d'un autre œil. Il faut un certain courage moral, ou beaucoup de cynisme, pour faire certaines choses gratuitement, comme de rester une heure au chevet de cette vieille femme, et l'écouter geindre, et lui parler de Dieu. C'est grâce à eux qu'elle tenait le choc, et c'est pour ça que tout le monde les détestait.

4

Pour éviter ce genre de situation (la vie maintenue au prix d'une souffrance extrême et les Témoins de Jéhovah), la médecine moderne a parfois recours à cette pratique inconnue d'Hippocrate : l'euthanasie.

L'euthanasie à l'hôpital, c'est simple : le médecin prescrit, et l'infirmier pique – et il n'y a pas plus obéissant qu'un infirmier lorsqu'il s'agit d'une prescription médicale.

La petite fée morphine, tous les toxicomanes vous le diront, c'est la meilleure – dans le sens où la morphine contenue dans une ampoule est stérile, facilement dosable et n'est jamais coupée avec une quelconque merde. Lorsqu'on connaît pas le produit, cinq milligrammes dans les veines sont largement suffisants pour s'envoyer en l'air : une demi-ampoule, un garrot et c'est parti. Une pub : *Avec la morphine Mescouilles, rencontrer Dieu c'est possible*. C'est avec ça qu'on achève les vieux. Rencontrent-ils Dieu ? Telle est la question qui hante ces quelques pages.

Pour commencer, le mot *euthanasie* n'est jamais prononcé dans les services, encore moins celui d'*assassinat*. Les hôpitaux, comme toutes les institutions, ont leur propre jargon pour désigner ce qui pourrait choquer le profane. On emploie donc l'expression *soin de confort* pour désigner l'assassinat (le meurtre avec préméditation) des patients incurables.

Ça me gêne pas ; je suis *pour* le confort, et les soins de confort. Et je suis prêt à quelques écarts de langage pour gagner ma croûte. C'est mon boulot après tout : laver des culs, faire des piqûres... Que ces piqûres servent à abrégé ou prolonger des souffrances, au fond c'est kif-kif, le geste est toujours le même : un coton imbibé d'alcool, une seringue, une aiguille et du produit. Après, tout est question de dosage, et de conscience.

5

Les Helvètes ont une manière différente d'aborder la vieillesse et la mort. Le pays est plus riche certes, mais l'argent n'explique pas tout. Ici, pas d'agonies interminables, pas de vieillards qui barbotent des décennies dans leur merde, pas de

vieilles momifiées par l'arthrose, bref, moins d'horreurs que dans les hospices français.

J'ai travaillé quatre ans en Suisse, essentiellement en psychiatrie et auprès des personnes âgées. C'est un beau pays, avec de grands lacs, des montagnes enneigées, des bistrot sympas et beaucoup d'étrangers – c'est d'ailleurs eux qui composent la majorité du personnel soignant : médecins roumains, infirmiers français, femmes de ménage portugaises, et aussi pas mal de Serbes, de Bosniaques et de Kosovars, qui cohabitent plutôt bien que mal dans les services.

6

Je fus viré de mon premier poste pour incompatibilité d'humeur avec la directrice, madame Roulier, une conne patronnesse qui avait investi dans une maison de retraite (un « home » comme on dit en Suisse) sans aucune expérience des soins, et qui comptait bien en faire une entreprise rentable et performante. Hormis quelques anciens, qu'elle avait sous sa coupe, peu de soignants restaient plus de trois ou six mois... Trois mois : fin de la période d'essai. Six mois : fin du contrat à durée déterminé. Si t'as été bien sage, ça passe, sinon tu gicles. Un bon écrémage déjà, pour toutes les grandes gueules, pour ceux qui arrivaient en retard, pour ceux qui fumaient en dehors des dix minutes de pause, pour ceux qui papotaient dans les couloirs (chose incroyable, il y avait une consigne à ce sujet placardée dans la salle de pause : « Il est interdit de parler dans les coins »), bref, pour tous ceux qui ne lui plaisaient pas, qui renâclaient ou traînaient la patte. Les infirmiers, on était un peu plus privilégiés, moins soumis à la pression, car plus rares sur le marché du travail. En outre, elle était vite paumée dans les soins, et elle était bien obligée de compter sur nous. Elle décida malgré tout, et au dernier moment, de ne pas renouveler mon contrat. Je m'y attendais un peu.

Il n'y a pas de chômage chez les infirmiers, ce qui signifie qu'on n'est pas obligé de s'aplatir devant la hiérarchie pour conserver sa place, qu'on peut toujours trouver du boulot ailleurs... Je n'aime pas les commerçants, et je n'aimais pas la manière dont la directrice gérait sa boutique, et je lui avais dit, en pleine réunion. Hormis deux ou trois lèche-culs, tout le monde était d'accord avec moi : elle mettait trop son nez dans les soins alors qu'elle n'y comprenait rien (elle n'avait jamais lavé un patient et elle se comportait comme une experte en la matière, nous indiquant le nombre de minutes

nécessaires, et à ne pas dépasser, pour laver correctement un visage ou un cul), et elle se comportait avec ses employés comme un contremaître soupçonneux et perfide, ce qui était tout à fait son droit, mais nuisait considérablement au fameux *esprit d'équipe* qu'elle nous vantait tant lorsqu'on était en sous-effectif, c'est-à-dire très souvent.

Personne n'aime s'entendre dire la vérité, comme ça, à froid, surtout si cette vérité nous concerne et nous est désagréable. Les films et les livres sont là pour ça après tout, pour nous rappeler, entre autre, combien nous pouvons être misérables, et stupides, et cruels, et aussi pour nous rassurer sur nos propres misères, stupidités ou cruautés, en nous montrant des individus victimes des mêmes malheurs ou coupables des mêmes turpitudes, et néanmoins bien *vivants*, dans le sens où un personnage de fiction apparaît d'autant plus vivant que sa peinture est réussie. Mais on lit des livres et on regarde des films dans un cadre qui n'a rien à voir avec les réunions de travail – qui ne sont jamais rien d'autre que des lieux où règne un parfait consensus autour de celui qui dirige : le médecin-chef, le cadre infirmier ou le directeur. Ce jour-là, la directrice, qui était aussi l'actionnaire principal, fut prise au dépourvu et ne trouva rien à répondre. La main tremblante, elle faisait mine de prendre des notes, et après coup je me sentais un peu con de l'avoir mise si mal à l'aise. Au fond, je ne voulais rien d'autre que travailler en paix sans l'avoir en permanence sur le dos, ou sans retrouver des collègues abattus parce qu'ils avaient été surpris la clope au bec.

« Je prends note, monsieur Latouche », me disait-elle, « je prends note. »

Elle aurait pu me casser à ce moment-là : j'arrivais au bout de ma période d'essai. Elle ne le fit pas. Elle fut même plus coulante par la suite – un vrai régal. J'exagère : elle fut à peine plus coulante avec moi, c'est-à-dire qu'elle ne me fit plus la moindre réflexion et qu'elle s'abstint d'en faire aux autres en ma présence, ce qui était un progrès. Quant à moi, il ne me restait plus que trois mois à tirer, et je ne savais toujours pas si je voulais rester ou partir. Parmi les raisons qui me poussaient à rester, il y avait deux ou trois collègues, fort jolies, avec lesquelles je passais de bons moments. Étant le seul célibataire du service, j'avais un peu le rôle du coq, ou du vil flatteur c'est selon, et ce rôle me convenait plutôt bien.

– Alors monsieur Latouche, vous allez rester avec nous ?

C'est la directrice qui me parlait ainsi.

– Vous voulez de moi ?

– Bien sûr, j'ai besoin de vous ici.

Je me faisais désirer. J'avais trois mille euros de coté, et je pouvais tout à fait lui dire merde et partir en vacances. Je pouvais aussi continuer à jouer au coq.

7

L'âcreté d'avoir été pris pour un con – c'est par cette phrase, qui m'est venu sous la douche, que commence ce nouveau chapitre. L'âcreté d'avoir été pris pour un con et le désir d'y voir clair dans mon travail, voilà ce qui me pousse à revenir et insister, au risque d'ennuyer le lecteur, sur cette période de ma vie. La directrice ne pouvait décemment pas me renvoyer sous prétexte qu'elle ne m'aimait pas ou que je travaillais mal. Elle ne pouvait pas non plus, vis-à-vis de l'équipe, supprimer un poste d'infirmier sans que ça crée quelques remous – pas à cause de moi, mais à cause de la surcharge de travail que ça entraînerait. Elle s'engagea donc à renouveler mon contrat.

Il y a des bassesses que même une bonne bourgeoise ne se permettrait pas – voilà ce que je pensais quand je la croisais dans le couloir et qu'elle me disait : « Alors monsieur Latouche, vous êtes toujours décidé à rester parmi nous ? » Elle disait ça tout sourire, et devant témoins. Malgré tout j'avais un doute ; je la sentais pas.

– Tu signes quand ? demanda une collègue.

– Demain.

Ce soir-là, après le repas, on était trois pour coucher la vingtaine de patients invalides. Parmi eux, madame Braun, quatre-vingt-sept ans. Elle comprenait le français mais ne parlait que l'allemand (qui pour moi reste la langue des nazis) et elle était encore bien coriace. Noueuse et méchante, elle faisait régner la terreur à sa table en rappelant à l'ordre quiconque osait prendre la parole. « Ach », crachait-elle, et chacun fermait sa gueule et regardait sa soupe. Un jour, elle me demanda un truc, que je ne compris pas, sur un ton qui ne me plut pas. Je me penchais vers elle : « Eh mamie, on n'est pas copains, et je suis pas ton boy ! » Depuis, elle se rappelait de moi, ou en tout cas du son de ma voix, et elle n'aimait pas forcément que je m'occupe d'elle. D'ailleurs, personne n'aimait s'occuper d'elle. Le matin, sa toilette n'était souvent qu'une suite de hurlements, et un non-initié passant devant la porte aurait pu croire qu'on lui arrachait les ongles. *La vieille carne*, on l'appelait, et il fallut bien, à

un moment ou à un autre, que quelqu'un la couche. On tira à la courte paille : c'est moi qui m'y colla.

– Vous avez bien mangé ?

– Ja.

– Je vous emmène dans votre chambre.

Elle ne répondit rien.

Aller dans la chambre ne posa aucun problème : elle ne cria pas et ne s'agrippa pas aux murs. C'est une fois la porte fermée que les ennuis commencèrent :

– Vous voulez faire pipi ?

– Nein.

– Alors je vais vous laver les dents.

– Nein.

Je m'approchai avec la brosse à dents et, pour qu'elle comprenne bien, lui mimai le geste du brossage devant ma bouche.

– Donnez-moi votre appareil que je le lave, et pendant ce temps vous pourrez vous rincer la bouche.

– Nein.

– Alors je le prends moi-même. (J'ouvris la bouche.) Ouvrez la bouche, comme moi.

– Nein.

– Vous voulez les laver vous-même ? (Je savais qu'elle en était incapable.)

– Nein.

– Alors je vous couche comme ça, sans vous nettoyer les dents ?

– Ja.

J'ai approché son fauteuil du lit :

– Je vais vous déshabiller maintenant.

– Nein.

C'était tous les soirs le même cirque : elle faisait sa chochette.

– Pourquoi *nein* ?

– Nein.

– Je suis obligé de vous déshabiller...

– Nein !

– ...pour vous mettre la chemise de nuit et vous coucher.

– Mir reicht !

– Je connais pas votre langue, madame Braun, et j'aime pas trop la façon dont vous me parlez. Vous voulez quoi exactement, vous coucher ?

– Ja.

– Alors je dois vous déshabiller.

Elle garda le visage fermé et ostensiblement tourné vers la fenêtre. Ses yeux et ses mâchoires crispées indiquaient clairement qu'elle avait la haine. Je dégrafai le premier bouton de sa robe...

– Nein.

Le deuxième...

– NEIN !

Le troisième...

– DAS REICHTS !

Et elle planta ses griffes dans mon bras.

Je lui attrapai la main :

– Écoute-moi bien, espèce de vieille sorcière nazie, si tu me refais ça, je t'éclate la tête ! T'as compris ?

Elle moufta pas ; je relâchai sa main. Manque de bol, j'avais serré un peu trop fort : elle saignait.

On parle souvent de maltraitance à la télé. On parle moins souvent de sous-effectif. On parle encore moins des inévitables rapports de force qui se créent entre le patient et le soignant. Pour être bien soigné, c'est simple : il suffit de se soumettre. Et la mère Braun, elle avait du mal à comprendre cette évidence – et à nous voir autrement que comme des domestiques. La vue du sang la calma instantanément ; elle se mit à pleurer.

J'épongeai tant bien que mal la plaie avec une serviette et partis chercher des compresses dans la salle de soins. En chemin, je croisai une collègue :

– Qu'est-ce qui t'es arrivé ?

Je regardai ma main pleine de sang :

– J'ai saigné madame Braun.

Elle sourit :

– T'as vu ton bras ?

J'avais pas vu mon bras.

– Elle aussi t'a bien saigné, dit-elle. Tu veux que je vienne t'aider ?

– Ça va aller.

J'avais trois belles griffures qui saignaient sur le bras gauche. Je les désinfectai et retournai vers la mère Braun avec des compresses, de la Bétadine et du sparadrap.

Ça arrivait régulièrement, au moins une fois par semaine, qu'on la blesse la mamie. Comme beaucoup de vieux, elle avait la peau fine, parcheminée, et prenait des anticoagulants. Le moindre choc ou la moindre compression provoquaient au mieux un hématome, au pire une plaie. Comme elle se débattait souvent et qu'il fallait la maintenir, elle avait plusieurs hématomes et pansements sur les bras et les jambes – une vraie blessée de guerre. C'est d'ailleurs ce que nous reprochait sa fille, qui avait hérité du sale caractère de la mère, et qui, pour se déculpabiliser d'avoir placé cette dernière dans un home, nous prenait volontiers pour des tortionnaires. Elle passait la voir tous les jours, au moins pendant une heure, le temps de se faire copieusement insulter, et puis elle venait nous voir ; elle se plaignait, mais de manière agressive : elle disait que sa mère était triste, que c'était notre faute, qu'on faisait mal notre travail, etc. Si elle venait vers moi, je lui disais qu'il fallait une patience démesurée pour s'occuper de sa mère, que même avec une couche pleine de merde, elle ne se laissait jamais laver le cul, qu'on pouvait évidemment ne pas la laver, ni la sortir du lit (si c'est ce que souhaitait sa fille), et la laisser toute la journée mariner dans son jus... C'est le refrain que je sortais invariablement quand l'entourage, la famille, les enfants se comportaient en *clients* insatisfaits, et me prenaient à parti. Ils avaient du mal à comprendre cette évidence : les hospices sont des lieux de mort, et une agonie, quoi qu'on fasse, n'est jamais *satisfaisante*.

Elle chougnait encore quand je suis revenu dans la chambre.

– Je suis vraiment désolé madame Braun, je voulais pas vous faire mal. (Je soulevai la serviette et regardai la plaie.) C'est pas très grave : je vais vous faire un pansement.

Elle avança le museau, mais je reposai la serviette pour dérober la plaie à son regard. Elle avait cessé de pleurer et me regardait avec des yeux curieux et impatients.

– Il va falloir rester tranquille, madame Braun, pendant que je fais le pansement. D'accord ?

– Ja.

Je lui avais déchiré la peau sur deux centimètres carrés, l'équivalent d'une pièce de deux euros. Rien de grave effectivement, mais sur sa main squelettique on ne

voyait plus que ça, la peau retournée, comme un clapet mou, et la chair et les veines en dessous... pas de quoi appeler un médecin pour faire des points de suture : trois Stéristrips, une compresse et du Méfix suffiraient amplement.

– Je vais désinfecter la plaie. Ça fait pas mal, mais ne regardez pas.

Elle tourna la tête vers le mur, et je soulevai la serviette, que je remplaçai par une compresse bétadinée. Elle sursauta à peine lors du contact avec la compresse humide.

– Je désinfecte un peu... ça va ?

– Ja.

– Ça fait pas trop mal ?

– Nein.

Je remis le lambeau de peau en place (« Ça va ? – Ja. ») et posai les trois stéristrips de façon parallèle, deux grosses compresses, au cas où ça saigne trop, et enfin du Méfix pour comprimer le tout.

– Voilà madame Braun, vous avez un beau pansement maintenant.

Elle leva sa main pansée et l'observa sous tous les angles.

– Danke, dit-elle.

– Je suis désolé pour tout à l'heure.

– Gut, gut...

– Vous avez compris ce que j'ai dit ?

– Ja.

J'étais accroupi face à elle, et elle m'attrapa le bras pour regarder les griffures. Son visage resta impassible lorsqu'elle leva les yeux sur moi. Elle s'avança un peu, comme pour me dire un truc à l'oreille. Je me penchai, et elle me fit un bisou sur la joue – que je lui rendis aussitôt.

– Vous voulez que j'appelle quelqu'un d'autre pour vous coucher ?

– Nein.

– Alors c'est moi qui vous déshabille ?

– Ja.

En moins de cinq minutes elle fut déshabillée, changée, couchée et langée.

8

Le lendemain fut mon dernier jour de travail, mais j'en avais pas clairement conscience en arrivant le matin, à 7 heures. La situation se décanta peu à peu dans la journée, et à 16 heures, j'étais viré – *merméié*, pour être exact. Ce jour-là, en l'espace de quelques heures, je compris :

1) qu'il aurait mieux valu que je ferme ma gueule trois mois plus tôt si j'avais absolument tenu à ma place,

2) que je ne tenais pas *absolument* à ma place,

3) que la directrice y tenait encore moins.

Pour la première fois en six mois, elle ne desserra pas les dents pendant la relève du matin. D'habitude elle trouvait toujours un petit truc à dire, au moins pour signaler sa présence, donner une consigne, faire chier son monde... Ce jour-là, rien du tout, pas un mot, même lorsque je signalai l'incident de la veille avec madame Braun.

Je l'abordai après la relève :

– On se voit à quelle heure ?

– Pardon ?

– On se voit à quelle heure pour signer le contrat ?

– On fera ça en début d'après-midi, ça vous va ?

Ça m'allait très bien.

La matinée fut relativement calme, dans le sens où la directrice resta enfermée dans son bureau et n'emmerda personne, et à 10 heures j'allai voir la mère Braun pour refaire son pansement. D'après ce que je compris, la toilette s'était mal passée, et elle non plus ne desserra pas les dents. Je l'installai ensuite dans le salon, et elle regarda avec attention, jusqu'au repas, du télé-achat sur une chaîne allemande. C'est après manger que les ennuis commencèrent, lorsque la fille Braun rendit visite à sa mère, et manqua s'étrangler d'indignation en voyant le pansement sur le dos de sa main. Je lui expliquai ce qu'il s'était passé, mais elle ne voulut rien savoir avant d'avoir parlé à la directrice.

– Elle est dans son bureau, lui dis-je. Vous connaissez le chemin...

Après ça, j'ai eu un mauvais pressentiment.

– En somme, vous cherchiez une bonne excuse pour me virer...

Elle semblait presque indignée que je puisse penser une telle chose :

– Pas du tout monsieur Latouche !

Mais c'était une mauvaise actrice.

Ce n'est jamais simple de se faire virer, ni glorieux, et je suis pas sûr que ce soit plus simple ou plus glorieux de virer quelqu'un – c'est en tout cas l'impression que j'en retire aujourd'hui, dix ans après cette histoire... Je me suis fait virer quelquefois depuis, et je n'ai jamais senti autre chose que de la peur chez ceux qui devaient m'annoncer la nouvelle, une peur qu'un dispositif toujours identique est censée juguler : un procureur, un témoin (qui peut aussi jouer le rôle de procureur adjoint) et un accusé. On peut évidemment, pour se défendre, faire appel à un représentant syndical, mais aucun représentant syndical ne m'a jamais inspiré confiance : au mieux des parvenus, avant tout soucieux de parvenir un peu plus loin (une place de chef de section dans un syndicat quelconque), au pire des planqués, d'abord soucieux de leurs petits privilèges, souvent un écoeurant mélange des deux qui m'inspirait autant confiance qu'un cadre ou un patron. De toute façon, mon cas était toujours indéfendable ; dans l'ordre : maltraitance, piratage informatique, harcèlement sexuel – en terme d'infamies, j'ai tout entendu. Avec le temps, j'ai appris à faire profil bas, à démissionner à temps, ou à ne plus me faire reprocher ce genre d'horreurs.

Face à moi, donc, la directrice ; à coté d'elle, son témoin, une comptable fraîchement embauchée (le précédent ayant quitté son poste pour des raisons que je développerai plus loin) ; entre nous, une table basse. Dès le début de l'entretien, je m'étais placé de façon à ce que la directrice soit à portée de main.

Je me penchai vers elle :

– Vous m'avez vraiment pris pour le dernier des cons.

La violence physique est parfois nécessaire lorsqu'on sait que la décision de vous coller au mur a déjà été prise, et je m'y préparais mentalement : en tendant le bras, j'atteignais son visage. J'aurais dû cogner à ce moment-là. Aujourd'hui encore, je regrette de ne pas l'avoir fait. Plus tard, ceux qui prendront la décision de me virer s'arrangeront toujours pour garder une distance de sécurité : la largeur d'un bon gros bureau de cadre, de directeur ou de médecin-chef. C'est d'ailleurs un truc qu'on doit apprendre dans les écoles de cadre, de directeur, ou de médecin-chef : toujours être

deux lors d'un renvoi, et rester hors de portée d'une gifle qu'un employé mécontent pourrait vous mettre.

– Je vous assure, monsieur Latouche...

– Je vous écoute.

– Je vous assure qu'il y a encore une heure, je comptais vous faire signer ce contrat.

– menteuse !

– Pardon ?

– Vous avez très bien compris ! Il y a encore une heure, vous n'aviez aucun prétexte valable pour ne pas renouveler mon contrat, mais vous ne l'auriez pas renouvelé quand même. Vous avez fait le coup à d'autres avant moi, tout le monde connaît vos méthodes ici. Vous êtes fourbe ! La mère Braun, c'est votre bonne conscience ! Vous savez autant que moi qu'elle est ingérable la mamie, que personne veut jamais s'en occuper... Jusqu'à aujourd'hui, vous la détestiez sa fille... Il y a six mois que je travaille ici, et il y a six mois qu'elle fait chier son monde à propos de sa mère.

– Je vous interdis de parler comme ça !

– Vous n'avez rien à m'interdire ! Et je parle comme je veux ! (J'avais le doigt menaçant.) Et je vous emmerde !

Je pensai toujours à cogner évidemment, et j'y pensai d'autant plus qu'il s'agissait d'une femme et que j'étais sûr d'avoir le dessus, mais je me radossai au siège, en bon gentleman, haineux et tremblant.

En face, c'était pas mieux.

Un blanc, puis :

– Vous avez entendu, madame Josette ?

C'était la directrice qui jouait l'indignée et prenait la comptable à parti. Cette dernière eut à peine le temps de relever la tête...

– Mais oui, elle a bien entendu ! Ne vous inquiétez pas ! Il y a deux jours qu'elle travaille ici, et elle sait déjà à quoi s'en tenir par rapport à vous ! (Je me tournai vers la comptable :) D'ailleurs, vous savez pourquoi il est parti le comptable qui était là avant vous ?

– Il est parti, intervint la directrice, parce qu'il a trouvé un poste qui lui convenait mieux ailleurs...

– Ben voyons...

- Un poste qui correspondait mieux à son caractère...
- À son caractère d'honnête homme, vous voulez dire ?
- Pardon ?

– Il est parti parce qu'il en avait marre de couvrir vos petites magouilles avec les assurances, c'est tout ! Il en avait marre de trafiquer vos comptes, de faire un boulot d'escroc, et il a préféré se barrer plutôt que de voir votre sale gueule tous les matins !

Les patrons suisses ont moins l'habitude de se faire insulter que leurs homologues français. Ces derniers, plus rôdés aux vicissitudes des conflits sociaux, ne font pas mine de prendre leurs décisions lorsqu'elles sont déjà prises : ils assument leurs choix et n'essaient pas de trouver un prétexte de dernière minute pour vous remercier. C'est surtout cette hypocrisie, toute protestante, que je reprochais à la directrice – qui cette fois-ci semblait sincèrement choquée.

– Vous auriez du me le dire plus tôt que vous aviez *vraiment* envie de me virer, je vous aurais donné une bonne raison...

- Ah oui, et laquelle ?
- J'aurais pu, par exemple, vous cracher à la gueule.
- Pardon ?
- Ou vous mettre une gifle.

Je me levai, elle recula sur sa chaise sans me quitter des yeux ; la comptable regarda ses pieds. À ce moment-là, je me sentais fort.

J'en profitai pour quitter la pièce.